



HAL
open science

Les mots anglais de Stéphane Mallarmé - notules pour une philologie poétique de la langue anglaise

Jean-Pascal Pouzet

► **To cite this version:**

Jean-Pascal Pouzet. Les mots anglais de Stéphane Mallarmé - notules pour une philologie poétique de la langue anglaise. L'articulation langue-littérature dans les textes médiévaux anglais 4, Jun 2005, Nancy, France. pp.025-040. hal-04686947

HAL Id: hal-04686947

<https://hal.science/hal-04686947v1>

Submitted on 4 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

***Les Mots anglais* de Stéphane Mallarmé – notules pour une philologie poétique de la langue anglaise**

Jean-Pascal Pouzet
Universités de Limoges et Paris IV-Sorbonne

Stéphane Mallarmé may never have consciously intended *Les Mots anglais* (published in Paris in 1877) to be anything more than a professional pot-boiler which he claimed to have written for mercenary purposes, in his capacity as a teacher of the English language in various *lycées*. In this ‘little philology’ there is, however, more than just an industrious treatment of English lexis in time. The larger poetic implications of this handbook have been lightly touched on from time to time in the very scanty scholarship there is on it. A fresh consideration of the plan of the book as well as of some significant passages reveals an expression of Mallarmé’s preoccupation with the fabric and web of words which is tellingly adjacent to formulations elsewhere in his writings (notably in *Quant au Livre* or *Crise de vers*). The French poet’s fascination with English language and literature at large can be seen to take its roots in a keen sense of historical lexicography which – despite some inevitable moot-points – predated professional academic interest in the subject in France, and created a sort of discipline of its own: poetic philology.

Lorsqu’il publie *Les Mots anglais* à Paris, chez Truchy, en 1877, Stéphane Mallarmé semble n’avoir conscience que d’accomplir une tâche alimentaire, pour laquelle il n’a que peu de goût¹. Malgré la nouveauté de cette « petite philologie à l’usage des classes et du monde » et l’intérêt intellectuel que l’entreprise présente dans son exécution, ce qui rappelle au poète son enlissement dans les occupations professionnelles n’est pas jugé digne, en général, de figurer dans le

¹ Toutes les citations au traité *Les Mots anglais*, ainsi qu’à toutes les autres œuvres de Mallarmé citées ici, suivent l’édition des *Œuvres complètes* de Stéphane Mallarmé, établie et annotée par Henri Mondor et G. Jean-Aubry, Paris : Gallimard [Pléiade], 1945, réimpression 1989. *Les Mots anglais* se trouve pp. 885-1053 ; l’on se reportera aussi aux « Notes et variantes » sur ce texte, pp. 1643-1644. Sauf indication contraire, les segments qui apparaissent en caractères italiques dans les citations faites au traité de Mallarmé, sont de Mallarmé lui-même, d’après l’édition critique suivie.

compte des œuvres. Endossant en effet, par souci du gagne-pain, la fonction de professeur d'anglais, il avait dû en passer par de nombreux éloignements de Paris – Tournon (1863-1866), Besançon (1866-1867), Avignon (1867-1870) – avant les affectations dans la capitale (à partir de 1871), et les droits à la retraite (en janvier 1894) – dans une carrière parsemée de quelques congés (que nous appelons aujourd'hui pour maladie ou convenances personnelles) et de rares séjours outre-Manche. Le silence voulu par Mallarmé autour des *Mots anglais* vaut ainsi exclusion du testament littéraire et du canon des œuvres, dans un passage sans ambages d'une lettre célèbre adressée à Paul Verlaine le 16 novembre 1885, en réponse à une enquête biographique pour la préparation du recueil *Les Hommes d'aujourd'hui* :

J'ai dû faire, dans des moments de gêne ou pour acheter de ruineux canots, des besognes propres, et voilà tout (*Dieux antiques, Mots anglais*) dont il sied de ne pas parler ; mais à part cela les concessions aux nécessités comme aux plaisirs n'ont pas été fréquentes¹.

Cette décision rappelle singulièrement, *mutatis mutandis*, les célèbres « rétractations » de Geoffrey Chaucer – pour qui l'admiration de Mallarmé fut grande – répudiant, à la fin de ses *Contes de Canterbury*, *many a song and many a lecherous lay*, ainsi que *translacions and enditynges of worldly vanitees*². Elle suggère aussi, pour l'un comme pour l'autre, la difficile négociation entre les *impedimenta* du monde et ce que Maurice Blanchot appelle « l'exigence de l'œuvre » – dans un mouvement critique d'ailleurs largement inspiré de l'« expérience » de Mallarmé³. Le classement du poète est clair : tout ce qui ne ressortit pas

¹ « Autobiographie », recueillie parmi les « Proses diverses », pp. 661-665 ; *Les Mots anglais*, « Notes et variantes », p. 1643 (j'indique en italiques les titres des deux œuvres).

² Geoffrey Chaucer, *Riverside Chaucer*, ed. Larry D. Benson et al., 3^e édition, Boston : Houghton Mifflin, 1987, X(1), 1085-87, p. 328. Une mise en perspective récente de la « Retraction » est celle de Laura Kendrick, « Chaucer's 'many a lecherous lay' and the bawdy *balades* in Paris, Arsenal MS fr. 5203 », *Bulletin des Anglicistes Médiévistes* 63 (2003), 35-56. Sur l'admiration de Mallarmé pour Chaucer, perceptible dans *Les Mots anglais*, voir notamment pp. 910-915.

³ De Maurice Blanchot, voir surtout *L'Espace littéraire*, Paris : Gallimard, 1955, (repris chez le même éditeur dans la collection « Folio Essais », 1988, réimpression 1989), notamment chapitres II et III, pour ces notions d'« expérience » et d'« exigence », en lien avec la poétique de Mallarmé.

aux « bribes » préparatoires au « Livre », le « Grand Œuvre », constitue des « concessions » de deux sortes, et *Les Mots anglais*, travail mal-aimé d'angliciste professionnel, appartient à celles faites « aux nécessités » – les activités autour de la *Dernière Mode* représentant les seules reconnues « aux plaisirs ».

Les confluences entre la vie et l'œuvre de Mallarmé et la culture anglaise ne sont évidemment pas fortuites, et l'on sait le retentissement sur son enseignement et sa poétique des poètes anglais ou américains, Edgar Allan Poe en tête, dans le sillage de Baudelaire mais aussi indépendamment de lui. Son attrait pour les œuvres médiévales n'en est pas moins évident. Dans cette veine, Jean-François Hangouët a récemment déployé un argumentaire empathique et stimulant en faveur d'une connaissance par le poète du *Seafarer*, dont *Brise marine* serait la « reprise amoureuse » – pour reprendre sa belle formule¹. Cette anglophilie littéraire est naturellement aussi professionnelle, et s'étend jusqu'à la confection de la « petite philologie ».

De l'intérieur des *Mots anglais*, le ton de l'« Avant-propos » n'est plus celui de la répudiation d'une œuvre besogneuse et mercantile, mais de la participation à une science naissante, ainsi que du profit tiré du labeur pédagogique qui s'est investi en elle :

Quiconque me prendra en défaut aura ma gratitude : car j'attends de ce Traité, placé au début d'une Science, qu'il se perfectionne autant qu'elle se développera. [...] Je ne me rappelle aucune des longues heures par moi employées à instruire, où n'ait, au cours d'une leçon, surgi quelque explication ou un fait depuis thésaurisés ici. Que ce qui vient de l'enseignement, à bon droit y retourne².

De fait, *Les Mots anglais* se recommande par une triple incomplétude, qui vaut ouverture de l'œuvre sur le monde, dès la fin du premier chapitre. Le traité concerne proprement la dimension écrite de l'anglais, et requiert la prononciation pour la lecture, soit déjà acquise, soit celle d'un « maître ayant à *proférer* tout vocable anglais apparu dans ces pages » – je souligne le choix du verbe. Ensuite, il se veut le premier panneau d'un diptyque annoncé, dans un effet d'organicité sans doute plus scientifique que commercial, dont le second aurait traité des

¹ Jean-François Hangouët, « Un vieil-anglais vivace : *The Seafarer* et la *Brise Marine* de Stéphane Mallarmé », *Bulletin des Anglicistes Médiévistes* 54 (1998), 27-36 (la formule est p. 29).

² *Les Mots anglais*, « Avant-Propos », p. 887.

« règles » gouvernant les relations entre ces vocables. En dernier lieu, Mallarmé invite le lecteur à « s'applique[r] à rechercher de soi-même et trouve[r] » des « congénères » aux termes rassemblés par l'auteur dans des « Tables »¹.

En vertu de cette attention privilégiée portée aux mots de la langue anglaise, la critique a pu tenter quelquefois de s'employer à lire dans *Les Mots anglais* l'accompagnement majeur d'un art poétique, en écho à ce qui s'exprime et se commente ailleurs dans l'œuvre. Dès 1927, Maurice Monda et François Montel avaient cru discerner que « la source de toute la poésie de Mallarmé s'y trouve en quelque sorte renfermée »². Cette vue connut peu d'écho la prenant au sérieux, hormis sans doute, récemment, la bonne mesure que lui font les conclusions de Françoise Meltzer, pour qui le traité des *Mots anglais* orchestre de façon tangible la nécessaire « dé-familiarisation » de la langue française, creuset de l'« altérité » du langage poétique, par le truchement d'une langue qui en est proche et distincte à la fois³. Mon propos, également sensible au « versant poétique » des *Mots anglais*, n'a d'autre ambition ici que de reprendre quelques éléments de ce dossier, afin d'en rappeler l'actualité, entre des territoires trop souvent disjoints : linguistique historique et poétique – malgré leur commune préoccupation des rapports entre langue, parole et monde.

¹ *Les Mots anglais*, chapitre premier, « Observation », pp. 902-903 ; sur l'annonce d'un livre à venir, Mallarmé écrit : « La philologie qu'on va lire, devra, comme toute philologie, contenir plus tard ces deux choses, les Règles et les Vocables : et de deux volumes traitant chacun leur part dans la double question, en voici un de fait, celui qui concerne les Mots ». Malgré son insistance sur les « règles », le recueil des « Thèmes anglais », cahier retrouvé dans les papiers de Mallarmé (voir pp. 1055-1156 et p. 1644), n'était sans doute pas destiné à être le produit tangible de cette continuation, mais plutôt un ouvrage apparemment jamais écrit, une « Petite philologie anglaise à l'usage des Classes et du Monde. Étude des règles », annoncée « en préparation » sur le second plat de l'édition des *Mots anglais*, en même temps que sa « Mythologie nouvelle d'après l'anglais » qui sera *Les Dieux antiques*, mais paraîtra en 1880 chez J. Rothschild à Paris (voir Mondor et Jean-Aubry, *Bibliographie*, pp. 1328-1330).

² Maurice Monda et François Montel, *Bibliographie des Poètes Maudits. I. Stéphane Mallarmé*, Paris : Giraud-Badin, 1927 ; cité par Mondor et Jean-Aubry dans les « Notes et variantes », p. 1643.

³ Françoise Meltzer, « Mallarmé and English », in *Literary Imagination, Ancient & Modern. Essays in Honor of David Grene*, édité par Todd Breyfogle, Chicago et Londres : University of Chicago Press, 1999, 256-268.

Le plan de l'ouvrage reflète la démarche essayée par Mallarmé. Il apparaît de manière transparente dans un important « Programme ou Aperçu de l'ouvrage » qui manifeste d'emblée tout le contrôle de la matière. Dans un mouvement double, l'introduction recentre les questions, d'objet et de méthode, avant d'esquisser un « historique » de la langue anglaise des origines jusqu'à l'époque de Mallarmé, curieusement présenté comme dispensable¹. Par des subdivisions en deux chapitres à chaque fois, ce rythme binaire anime chacun des trois « livres » qui constituent le traité lui-même : le premier est consacré à la dimension proprement germanique de la langue anglaise (« Élément gothique ou Anglo-Saxon »), le second à l'« Élément Roman ou Français », tandis que le troisième, sous le titre double « Élément dit Classique et Élément étranger de l'Anglais », traite des lexèmes formés par des radicaux et affixes (surtout suffixes) latins, puis des « Mots étrangers et exotiques ». Un « Appendice » consacré aux noms propres (personnes et lieux) et une conclusion parachèvent l'ensemble. Ajoutons à cette architecture soignée que les deux premiers livres sont encadrés par un « Aperçu » et un « Résumé » des principales matières.

Les Mots anglais ne comportant aucune bibliographie, on n'y saurait trouver aucune indication de source critique qui puisse éclairer la démarche de lecture et de synthèse effectuée par Mallarmé. Le propos lui-même, bien que précis, est par ailleurs trop allusif pour qu'on espère y trouver *passim* les traces des ouvrages consultés – sauf, par un patient labeur, à retrouver de quelles éditions exactes furent extraits les passages cités (dans le chapitre II de l'introduction) de la traduction des *Évangiles* par Ulphila, de leur équivalent en vieil-anglais, de la *Chanson de Roland*, de la *Cantilène de sainte Eulalie*, de *Piers Plowman* et des *Contes de Canterbury*². C'est donc plutôt du témoignage des formules

¹ *Les Mots anglais*, Introduction, chapitre II, p. 903 : « Parenthèse vaste, je le veux ; et de grand intérêt peut-être, que ce Chapitre : rien, toutefois, de ce qui s'expliquera ultérieurement ne peut bénéficier de ce qu'on raconte ici ou en être infirmé, *en tant que fait*, exact, intrinsèque, sûr » ; et à nouveau Livre premier, « Aperçu », p. 916 : « Au premier coup d'œil et sans l'initiation historique (car cette dernière n'a vraiment d'autre but que d'habituer le Lecteur aux sujets traités par les trois livres de la Philologie mais strictement pourrait ne point y apparaître) [...] ».

² *Les Mots anglais*, Introduction, chapitre II, pp. 903-915. Hangouët, « Un vieil-anglais vivace », note aussi (p. 35) cette absence de références bibliographiques,

mêmes employées par le poète-philologue que se révèlent les conceptions et les préoccupations qui animent l'écriture du traité – et c'est là qu'un rapprochement entre philologie et poésie a semblé possible.

De fait, à la triple ouverture évoquée plus haut s'ajoute une quatrième perspective de décentrement, expliquée dans un passage de la « Préface omise de la philologie », épreuve retrouvée dans les papiers du poète, signée des « Éditeurs » mais sans doute composée par Mallarmé lui-même :

Un professeur de l'un des lycées de Paris nous fit part du plan d'un ouvrage, par lui entrevu et presque exécuté : qu'était-ce ? Une petite philologie anglaise, composée en français, avec les ressources qu'offre, vis-à-vis de l'anglais, le français [...]¹.

Cette offre de regarder l'anglais du côté des « ressources » de la langue française pourrait passer pour une forme de gallocentrisme linguistique – dans un climat de nationalisme triomphant, en ce début de III^e République ; mais elle vaut plutôt comme le biais scientifique d'un scrupuleux diachronicien, doublé d'un rédacteur préoccupé de la langue française en tant que poète. Cette perspective est déclarée inévitable, compte tenu de l'histoire fusionnelle de l'anglo-saxon et de la « langue d'oïl » une fois mis en présence, et de leur résultante l'anglais :

La netteté de coup d'œil jeté des deux côtés à la fois du bras de mer appelé maintenant la Manche, importe à l'intelligence d'un traité, qui montre *la formation de l'Anglais* : car il n'y a eu d'Anglais, authentiquement, qu'après la fusion du double alliage².

Mais cette alliance est alors le lieu privilégié d'où re-jouer aussi toute l'histoire de la langue française, de sorte que l'étude de l'anglais lui en offre un reflet tangible, et que l'étroite parenté entre les deux idiomes devient dialectique :

rappelle (pp. 31-32) que Mallarmé a lu la première édition (parue en 1864, à Paris chez Hachette) de *L'Histoire de la littérature anglaise* d'Hippolyte Taine, et postule (pp. 32-33) que, à travers lui, le poète a pu savoir consulter certaines œuvres médiévales anglaises éditées, tel (pour le vieil-anglais), par Benjamin Thorpe, le *Codex Exoniensis, a Collection of Anglo-Saxon Poetry with an English Translation*, Londres : Society of Antiquaries, 1842.

¹ Mondor et Jean-Aubry éditent cette préface, *Œuvres complètes*, Bibliographie, p. 1329.

² *Les Mots anglais*, Introduction, chapitre II, p. 904.

Idiomes malléables et où n'a rien cessé encore de la vertu de se développer, mais chacun déjà doué d'une stabilité suffisante pour représenter un état dans son histoire ; la fusion était possible entre eux : l'Anglais toujours perfectionné depuis son implantation, le Français montrant une récente et vigoureuse poussée, relativement complète¹.

La rencontre se vit sous le signe d'une étiologie de langues jeunes d'un côté comme de l'autre, et coïncidant dans l'histoire de leurs vigueurs – le même adjectif « vigoureux » s'applique indifféremment à l'une comme à l'autre :

L'Anglo-Saxon, vigoureux, car le rameau autochtone de l'Anglais moderne n'en fournit, après tout, que le développement plus ou moins modifié par notre présence, a laissé, dans l'histoire littéraire de l'Europe au moyen-âge, une poésie qui atteste de délicates perfections. Quiconque étudie le passé de notre langue sait aussi qu'au XI^e siècle s'arrêtait précisément la période de croissance *naturelle* ; tout ce qui y a été ajouté depuis, œuvre de savant, voulue et précieuse².

Cette entrelacement réciproque de « stabilité » et de « poussée » se double aussi d'une théorie de l'enrégimentement ultérieur, voire de la falsification de la langue française – que Mallarmé ne fut pas le seul à concevoir d'ailleurs³. *A contrario*, pour la langue anglaise, l'étude de l'élément roman enté sur le fonds germanique vaut par la mise en relief de l'extraordinaire capacité de liberté morphologique et expressive des racines et thèmes français placés dans ces circonstances réactives. L'observation de l'anglais opère ainsi une possible « retrempe » du français à une source plus vive, celle de sa première vigueur, et permet l'accès à une connaissance plus haute de la langue :

L'histoire de l'Anglais continue par un point celle du Français, *incomplète* si l'on néglige d'envisager la *floraison anglaise* de nombre de nos Mots⁴.

Le devenir comparé d'une racine romane entre le français et l'anglais devient ainsi un principe taxinomique important et répétitif, dans le

¹ *Les Mots anglais*, Introduction, chapitre II, pp. 910-911.

² *Les Mots anglais*, Introduction, chapitre II, p. 904.

³ Une telle théorie ne serait pas sans inviter à une comparaison (qui n'aura pas lieu ici), par exemple, entre Mallarmé et Louis-Ferdinand Céline, autre écrivain anglophile à ses heures, qui développe dans les « Entretiens » de Meudon une semblable idée, en insistant quant à lui sur la situation de la langue française avant et après Rabelais, au regard de sa liberté et de ses rapports avec les principales autorités légiférantes, Pléiade puis Académie Française.

⁴ *Les Mots anglais*, « Programme ou Aperçu de l'ouvrage. Conclusion », p. 897.

chapitre II du second livre. Dans la « Table » alphabétique qui le clôt et dont il revendique la nouveauté (après un court paragraphe traitant des « Mots Normands d'autrefois »), Mallarmé insiste donc sur la distinction entre les mots « éteints chez nous » mais subsistant en anglais, et les mots « chez nous modernisés » et demeurés « antiques » en anglais, guidé par « le patriotisme spécial du lettré à qui incombe le trésor passé et contemporain de sa langue »¹.

Quels que soient les griefs scientifiques plus ou moins sévères qu'un philologue contemporain puisse nourrir vis-à-vis de certains présupposés, rapprochements ou manques qui apparaissent dans le traité², *Les Mots anglais* se donne comme un laboratoire d'observation et de discernement onomasiologique, mais par un chemin de traverse qui est comme une voie buissonnière³. Dans un passage consacré au rapprochement des racines et thèmes de lexèmes grecs, latins, français et anglais issus de l'indo-européen (« l'Aryâque » chez Mallarmé), après une liste de 16 éléments, l'auteur écrit que

¹ *Les Mots anglais*, Livre II, chapitre II, pp. 998-1009 (la citation est p. 998).

² Par exemple, au chapitre II du Livre II, p. 1004, Mallarmé rapporte l'origine de MINSTER au français, semblant ignorer l'existence du mot en vieil-anglais, formé sur le latin.

³ Hormis des points de détail (tel que celui cité à la note précédente) et l'annonce, assez inexplicable, du caractère dispensable de l'historique de la langue anglaise (évoquée plus haut), la principale critique de fond que l'on pourrait adresser ici, dans cette perspective, serait cette affirmation formulée dès l'aperçu du « Livre deuxième », p. 893 : « Les Mots tirés depuis sa formation par l'Anglais du Français ne relèvent pas d'une étude linguistique de l'Anglais ». Le caractère un peu péremptoire de cette approche étanche redit à quel point la perspective de Mallarmé est française, « franco-centrée » (ainsi qu'on l'a vu plus haut), mais suggère aussi la nature relativement récente d'une démarche de « décloisonnement », en France et ailleurs. L'on pourra ainsi se reporter de nos jours – *pace* Mallarmé, mais *pace* aussi une certaine tradition universitaire de développement linguistique trop séparé, dans l'appréciation d'éléments romans et germaniques dans la langue anglaise – par exemple, aux travaux de William Rothwell, notamment « The Missing Link in English Etymology : Anglo-French », *Medium Ævum* 60 (1991), 173-196, ainsi qu'à certains développements du « French of England Project » animé notamment par Jocelyn Wogan-Browne au Royaume-Uni (Université de York, Centre for Mediæval Studies).

[t]out est de savoir commencer et finir ou de préciser à quel degré se rompra, plus ou moins prolongé, le lien familial : discernement très subtil, car il ne dépend d'aucune règle absolue¹.

Bien que Mallarmé ne soit pas rétif au rappel de « Lois » de formation (au chapitre I du second livre, par exemple), c'est là peut-être exprimer, dans une certaine mesure, une réserve vis-à-vis d'un risque d'excès positiviste dans la tradition philologique allemande et danoise – notamment celle de Grimm, de Verner, et de leurs « lois » de correspondances consonantiques systématiques entre les domaines indo-européen, germanique et roman², tradition que redéploiera avec science René Huchon un peu plus tard, en publiant de 1923 à 1930 son *Histoire de la langue anglaise* en deux tomes, le premier véritable manuel universitaire sur la question en France, pierre de touche entre les travaux généraux d'Antoine Meillet et l'œuvre de Fernand Mossé et de la « Bibliothèque de philologie germanique »³. Mais c'est surtout infléchir l'étude des mots de l'anglais vers une vision poétique qui restitue aux constituants du lexique et à leur morphologie ce qui est perçu comme étant leur dimension première, sans se départir pourtant d'un degré de

¹ *Les Mots anglais*, Livre I, chapitre I, p. 963.

² La « Loi de Grimm » est évoquée dès l'annonce de la conclusion, dans le « Programme ou Aperçu de l'ouvrage », p. 897 : « L'Anglais *apparenté de loin aux Langues Classiques* ; *Permutation des Consonnes*, exemples : et comment cette *Loi de Grimm* est le titre qu'il invoque à sa *parenté avec la famille Aryâque* ».

³ René Huchon, *Histoire de la langue anglaise*, Tome I. *Des origines à la conquête normande (450-1066)*, et Tome II. *De la conquête normande à l'introduction de l'imprimerie (1066-1475)*, Paris : Armand Colin, 1923-1930. Au-delà des différences de traitement du sujet, le projet de Huchon pour le vieil-anglais n'est pas si éloigné de l'ambition de Mallarmé pour le seul lexique de tout l'anglais : « Surtout nous avons cherché à dépasser le point de vue de la grammaire proprement dite pour embrasser, d'un regard plus étendu, les divers aspects sous lesquels se présente encore à nous la langue anglo-saxonne : son vocabulaire, sa syntaxe, le style de sa prose et de sa poésie, et pour en composer un tableau d'ensemble qui, sans doute, n'avait pas été tenté jusqu'ici » (I, Introduction, p. vi). Cette vue d'ensemble est déclarée vouée à un certain éclatement « chronologique, régional et dialectal » pour le moyen-anglais : voir l'avant-propos du Tome II, p. v-vii. Pour les travaux d'Antoine Meillet parus avant Huchon, voir notamment Introduction à l'étude des langues indo-européennes (1903), et Caractères généraux des langues germaniques (1917) (cités par Huchon, I, p. 21).

technicité philologique – employée peut-être de façon restreinte, mais le plus souvent à bon escient.

C'est ainsi que, dans des notations conjointes, s'élabore par exemple une confluence subtile entre une saisie métalinguistique englobante et une sensibilité à la dimension rythmique des vocables :

[...] presque tous les vocables apparaissent à l'état de Monosyllabes, résultat principalement obtenu dans le passage de l'Anglo-Saxon à l'Anglais ; [...] beaucoup de ces mots, réduits à leur plus simple expression, sont à la fois Noms et Verbes. [...] ici notez ce fait que, très primitif, dans sa fonction autant que par sa forme extérieure et rapide et sonore, le Mot Anglais demeure une sorte d'interjection à qui des articles ou des prépositions assignent tel ou tel emploi spécial. Grammaire même que ceci : oui ; et, pour rester dans les limites de l'investigation actuelle (ayant traité aux mots en eux), il faut se demander plutôt si tous les vocables cités plus haut existent en tant que racines ou comme radicaux¹.

Si la métalangue de Mallarmé peut sembler demeurer rudimentaire ou indistincte par certains côtés (ici, principalement, sur l'analyse de l'homologie entre noms et verbes, et sur la signification scientifique précise du phénomène de la réduction « à leur plus simple expression »), les phénomènes étudiés, loin d'être des faux problèmes, sont d'une pertinence non démentie pour la morphologie historique des lexèmes de l'anglais².

Pour les manifester, l'écrivain a recours à l'établissement de listes nombreuses, illustrant les séries germaniques, romanes, ou leurs interactions : la plus longue, une « Table » faite des « mots simples » dans une perspective essentiellement germanique, organisée continûment sur deux colonnes selon l'ordre des voyelles et consonnes de l'anglais contemporain, et selon une distinction en « familles de vocables » et « mots isolés », constitue le cœur du chapitre premier du

¹ *Les Mots anglais*, Livre I, chapitre I, p. 962.

² Sur la notion de métalangue, voir Josette Rey-Debove, *Le Métalanguage. Étude linguistique du discours sur le langage*, Paris : Le Robert, 1978 (texte entièrement revu et augmenté, Paris : Armand Colin, 1997). Je remercie Marthe Mensah et Fabienne Toupin d'avoir attiré mon attention sur la métalinguistique, grâce à leur beau travail consacré à la *Grammaire* d'Ælfric et à la riche métalangue employée par le moine d'Eynsham : voir M. Mensah et F. Toupin, *La Grammaire d'Ælfric. Traduction et Commentaire linguistique*, Paris : AMAES [Publications de l'AMAES 27], 2005, notamment (dans la partie « commentaires linguistiques ») « Le métalanguage du grammairien Ælfric », pp. 203-262.

Livre premier (pp. 923-962). Mais ce second principe d'organisation, selon la famille ou l'isolement, n'apparaît pas clairement, car tous les lexèmes se retrouvent juxtaposés, voire enchaînés silencieusement¹. Il semble en fait qu'à l'intérieur de la langue anglaise, la disposition de cette liste invite au tissage de deux réseaux : l'un paradigmatique, entre les mots dont les sonorités s'appellent par « iconicité », quel que soit leur statut d'appartenance à une famille réelle (« TO WAVE, *ondoyer* » et « TO WAVER, *vaciller* » qui renvoient dans la colonne de droite à « TO WAFT, *flotter* » et « TO WADDLE, *se dandider* »), ou leur proximité sémantique à l'intérieur d'une micro-famille donnée, selon les alternances sur la réalisation du degré (quantité et timbre) de la voyelle radicale (les lexèmes précédemment cités semblent appeler explicitement ensuite, puisque Mallarmé écrit « puis », une autre séquence : « TO WEAVE, *tisser* », et sur la colonne de droite « WEB, *toile* », « WEFT, *trame* », « WEED, *vêtement de veuvage* » et « WOOF, *étouffe* ») ; et l'autre presque syntagmatique, comme en reflet, instaurant des rapprochements sémantiques valables entre lexèmes verbaux ou / et nominaux (y compris par mutation vocalique), étayés çà et là par des analogies avec une racine latine ou grecque (« TO FEED, *nourrir* » et dans la colonne de droite « FOOD, *nourriture* », « FATHER, *père* (ou *nourricier*) », « FAT, *gras* », « FODDER, *nourriture pour les bestiaux* », « FOSTER, *nourricier* (frère, père, sœur – de lait) ») ; « TO FLY, *voler* », et en correspondance, plus bas

¹ Les exemples qui suivent gardent la typographie de la Table adoptée dans l'édition des *Œuvres complètes*. Les « observations à la table », pp. 922-923, ont beau avertir du principe de classement alphabétique et double, l'examen de la Table elle-même ne suffit pas à lever les ambiguïtés nombreuses sur le degré de proximité ou d'éloignement entre les lexèmes mis en présence dans l'une ou l'autre colonne, eu égard à leur typographie précise. La disposition de la Table dans l'édition de la Pléiade obscurcit-elle les intentions de Mallarmé ? On peut se le demander, à lire par exemple ceci (p. 922) : « [...] l'isolement même des vocables réfractaires au groupe les signale d'une façon notoire », et « Cette Table est dressée, pour ce qu'on peut appeler les MOTS REGULATEURS, ou ceux inscrits en marge, d'après la première de leurs lettres : quant aux vocables alliés, le plus ou moins de ressemblance entre le sens et le son cause leur éloignement ou le rapprochement autant qu'il y a lieu » ; notamment l'expression « en marge » a-t-elle un sens typographique précis, ou métaphorique ? Pour trancher, il faudrait consulter une édition originale des *Mots anglais* – ce qui n'a pu être fait ici. L'édition de la Pléiade respectant la typographie originelle d'*Un coup de dés jamais n'abolira le hasard* (pp. 453-477), on peut espérer qu'il en soit de même pour toutes les autres œuvres.

dans la colonne de droite, « TO FLUTTER, *battre des ailes* », « TO FLIT, *voltiger* », et « Lat. volo »¹. L'entrelacement de ces deux réseaux constitue le canevas philologique et poétique à la fois de la démarche : de fait, les commentaires à la fin de chaque série alphabétique font la part belle à la « signifiante iconique » des phénomènes phonétiques et sémantiques. Tout comme l'écriture en général, la philologie pourrait bien avoir pour tâche d'« assemble[r] des entrelacs distants où dort un luxe à inventorier »².

Dans cet « inventaire » que propose aussi l'approche philologique, les mots donc « s'allument de reflets réciproques », en linguistique historique comme dans le poème – pour reprendre une formule de *Crise de vers*³. L'attention à leur architecture donne lieu à des moments quasi-épiphoniques : ainsi « MARVEL, TO TARNISH et TO VARNISH offrent simplement l'orthographe comme prise sur le fait du parler primitif français »⁴. De même à la fin du Livre II, avec cette fois-ci moins de précaution philologique sans doute, l'explication du caractère phonétique dominant de l'anglais, déclaré « plus sifflant de beaucoup que l'Anglo-Saxon » :

A quoi attribuer ce fait tardif ? à l'ingérence du Français, si abondant en S muettes, celles du pluriel, par exemple, dans les noms : lettres mortes chez nous, mais qui revivent dans le pays voisin, leur silence originel s'y réveillant en un vaste susurrement⁵.

Mais la solidité du canevas laisse sourdre plus d'une fois des fulgurances dignes, par exemple, de l'explication moderne de certains micro-systèmes : Mallarmé note ainsi que « LENIENT gratifiera de son T final de participe présent ANCIENT » – explication fugace, certes, mais que l'on pourra comparer pour l'esprit et la pertinence, par exemple, à

¹ *Les Mots anglais*, Livre I, chapitre I, p. 929 et pp. 934-935. Sur la notion d'« iconicité », voir récemment, par exemple, les études réunies par Olga Fischer et Max Nännny, *The Motivated Sign. Iconicity in Language and Literature 2*, Amsterdam et Philadelphie (Pennsylvanie) : John Benjamins, 2001, notamment la contribution de Piotr Sadowski, « The Sound as an Echo to the Sense: The Iconicity of English *gl-* Words », 69-88.

² *Quant au Livre*, « L'action restreinte », p. 370.

³ *Crise de vers*, p. 366.

⁴ *Les Mots anglais*, Livre II, chapitre I, p. 986.

⁵ *Les Mots anglais*, Chapitre II, « Résumé », p. 1011.

celle, détaillée, d'André Crépin pour la lettre <ɪ> ajoutée au prétérit faible du verbe prétérito-présent <could>¹.

Si la chaîne et la trame de son discours philologique dessinent en même temps d'autres horizons, c'est que, pour Mallarmé, « toute figure du discours, relative à une manifestation quelconque de la vie est bonne à employer à propos du langage », et qu'il s'agit de proposer, simultanément, une archéologie aussi bien qu'une botanique, une physique fluviale et une anatomie de la langue anglaise : « stratifications », « rameaux », « afflux » et « ossature ». On n'est pas loin des figures multiples que sont les couches de la « géologie de la morale », les « rhizomes » et la circulation des flux et des « intensités » régissant les « régimes de signes » analysés par Gilles Deleuze et Félix Guattari dans *Mille Plateaux*². Cette archéologie, cette botanique et ce flux se fondent ainsi volontiers et immédiatement en une anatomie, dans la définition du mot :

A toute la nature apparenté et se rapprochant ainsi de l'organisme dépositaire de la vie, le Mot présente, dans ses voyelles et ses diphtongues, comme une chair ; et, dans ses consonnes, comme une ossature délicate à disséquer³.

aussi bien que de la racine et (moins précise) du thème :

Qu'est-ce qu'une *racine* ? Un assemblage de lettres, de consonnes souvent, montrant plusieurs mots d'une langue comme disséqués, réduits à leurs os et à leurs tendons, soustraits à leur vie ordinaire, afin qu'on reconnaisse entre eux une parenté secrète : plus succinct et plus évanoui encore, on a un *thème*⁴.

Cette dépense d'images cherche à signifier que la fixation scientifique des formes et significations des vocables, nécessaire ne serait-ce qu'à

¹ *Les Mots anglais*, Livre II, chapitre I, p. 995 ; André Crépin, *Deux mille ans de langue anglaise*, Paris : Nathan [Linguistique], 1994, chapitre 11, § 11.3. (p. 86) et son rappel chapitre 22, § 22.2.2. (p. 145).

² *Les Mots anglais*, Introduction, p. 901 pour la citation, et ce qui suit : « Les mots, dans le dictionnaire, gisent, pareils ou de dates diverses, comme des stratifications : vite je parlerai de couches. Ou le développement en a lieu selon telle ou telle loi inhérente à leur croissance, les faisant dépendre d'une souche ou de plusieurs : je groupe en rameaux, que parfois il faut élaguer de plusieurs rejetons ou même greffer, ce vocable enté sur cet autre ; ou bien un afflux se détermine dans un sens, irruption et débordement, simple courant ». G. Deleuze et F. Guattari, *Capitalisme et schizophrénie 2. Mille Plateaux*, Paris : Minuit [Critique], 1980.

³ *Les Mots anglais*, Introduction, chapitre I, p. 901.

⁴ *Les Mots anglais*, Livre I, chapitre II, p. 962.

l'établissement de listes pour l'apprentissage et la mnémotechnie, n'oblitére pas leur fluide et infinie variation. Car en réalité, ce que fixent les tables mallarméennes des *Mots anglais* – telle celle des constituants germaniques, entrevue plus haut – ce sont (pour reprendre des expressions que Michel Collot emprunte à une sémantique structurale) les « sèmes nucléaires », mais non pas directement les « sèmes contextuels », lesquels « représentent les horizons de sens variables ouverts par [l]es divers emplois discursifs [du mot] ». Collot souligne que dans la modernité poétique, les « relations qui déterminent la signification du mot débordent en poésie le cadre logique et syntaxique de la phrase, et s'établissent au sein d'unités prosodiques et / ou typographiques comme le vers, la strophe ou le poème, et jouent aussi bien sur les signifiants que les signifiés »¹. Ce que Mallarmé exprime pour son œuvre poétique, dans un passage célèbre figurant à la fin de *Crise de vers* :

Le vers qui de plusieurs vocables refait un mot total, neuf, étranger à la langue et comme incantatoire, achève cet isolement de la parole : niant, d'un trait souverain, le hasard demeuré aux termes malgré l'artifice de leur retrempe alternée en le sens et la sonorité, et vous cause cette surprise de n'avoir ouï jamais tel fragment ordinaire d'élocution, en même temps que la réminiscence de l'objet nommé baigne dans une neuve atmosphère².

On note l'évocation aussi bien poétique que philologique de la « retrempe alternée en le sens et la sonorité ». Et cette équivalence, une fois encore, apparaît aussi bien dès l'introduction des *Mots anglais*, avec l'insistance sur la « place exacte », garante d'un « horizon de contiguïté » et de claires « relations de voisinage qui décident de la signification des unités lexicales »³ :

¹ Michel Collot, « Du sens de l'espace à l'espace du sens », in *Espace et poésie (Rencontres sur la poésie moderne. Actes du colloque des 13, 14 et 15 juin 1984)*, textes recueillis et présentés par Michel Collot et Jean-Claude Mathieu, Paris : Presses de L'École Normale Supérieure [Littérature], 1987, 99-110 (pp. 106-107) ; repris en chapitre (sous le même nom) dans Michel Collot, *La Poésie moderne et la structure d'horizon*, Paris : PUF [Ecriture], 1989, pp. 209-227 (pp. 223-225).

² *Crise de vers*, p. 368.

³ Collot, « Du sens de l'espace à l'espace du sens », p. 107, et *La Poésie moderne*, p. 225. Notons que Collot cite sur ce point précis une phrase consonante de l'étude que Jean-Pierre Richard consacre à l'auteur des *Mots anglais*, *L'Univers imaginaire de Mallarmé*, Paris : Seuil, 1961, p. 25 (sur

[...] le rapport des mots avec les idées principales nécessairement sommaires, se trouve, lui, multiple à l'égal presque de ces mots : que de nuances (point primitives) ils signifient ! Un pareil fouillis de vocables rangé dans les colonnes d'un lexique, sera-t-il appelé là arbitrairement et par quelque hasard malin : point ; chacun de ces termes arrive de loin, à travers les contrées ou les siècles, à sa *place exacte*, isolé celui-ci et cet autre mêlé à toute une compagnie¹.

Dans *Les Mots anglais* aussi, « l'espace [...] fait sens », et « les mots signifient par position »² : la place des mots y désigne l'espace propre et fluctuant de leurs formes et significations, qui se répondent. L'illustration la plus vive qu'en donne Mallarmé est peut-être son poème *Un Coup de dés jamais n'abolira le hasard*, paru en mai 1897 ; mais il se pourrait que la « petite philologie », bien que de manière moins flamboyante, soit animée des mêmes principes³.

Les Mots anglais inaugure la tradition moderne d'un intérêt, en France, pour la vie de la langue anglaise et son histoire d'amour avec le français, que l'on peut voir notamment courir, après Mallarmé, des travaux de René Huchon à ceux d'André Crépin – citons par exemple l'allocution prononcée lors de la Séance publique annuelle de L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres à l'automne 2004, « Quand (certains) Anglais parlaient (un certain) français »⁴. A chaque savant son approche et son style. Le ton de Mallarmé, professeur de lycée et prince des poètes en janvier 1896 (dès la mort de Verlaine), n'est pas « universitaire ». Mais c'est celui d'un écrivain, qui embrasse avec bonheur la langue anglaise dans le champ de ses activités, et

« l'horizon des sens » qui travaillent le sens du mot chez Mallarmé).

¹ *Les Mots anglais*, Introduction, chapitre I, p. 900 (je souligne).

² Collot, « Du sens de l'espace à l'espace du sens », p. 107, et *La Poésie moderne*, p. 225.

³ Sur l'importance de la mise en espace du *Coup de dés*, voir le témoignage de Paul Valéry dans *Variété II*, cité par Mondor et Jean-Aubry, « Notes et variantes », pp. 1581-1582.

⁴ André Crépin, « Quand les Anglais parlaient français », Institut de France, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Séance publique annuelle du 26 novembre 2004, *Comptes Rendus de L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* (4^e fasc.) 2004, 3-22 (pour cette nécessaire atténuation du propos par rapport au titre déclaré, voir p. 3 et tout le développement). Je remercie André Crépin de m'avoir offert un tiré à part de cette publication.

l'associe précisément à son souci du langage et des mots, de leur espace et de leurs sens. Comme on l'a vu, le projet philologique ne peut se concevoir sans une ouverture vers un autre ouvrage à suivre, singulièrement désigné, en cours de traité, comme « le Livre ultérieur »¹. Cette eschatologie de la création reprend le même terme que celui par lequel est désigné le lieu inaccessible de convergence de tous les efforts poétiques, le *Livre absolu*². Je voudrais redire ici combien Mallarmé fut savant en une matière précise où il excelle et où il est encore presque seul : la philologie poétique, « incantatoire », de la langue anglaise, tisseuse d'unité³.

¹ *Les Mots anglais*, Livre II, chapitre I, p. 987 : « [...] à qui s'étonnerait de ne pas rencontrer, dans les pages qui viennent, maintes terminaisons très familières chez nous, force est d'attendre le Livre ultérieur ».

² Meltzer, « Mallarmé and English », souligne (p. 257) que l'évocation du « Livre » dans la lettre autobiographique adressée à Verlaine en 1885, serait la première mention publique du projet mallarméen (dans ses notes 4 et 5, p. 268, corriger le renvoi aux pages de l'édition des *Œuvres complètes*, de 252-253 en 662-663).

³ Ce souci d'unité de perspective et de conjugaison de champs disciplinaires parfois artificiellement divergents est de toute époque : je note par exemple qu'un tout récent recueil d'articles édités par Michiko Ogura, *Textual and Contextual Studies in Medieval English*, Francfort : Peter Lang [Studies in English Medieval Language and Literature 13], 2006, a pour sous-titre (éloquent) « Towards a Reunion of Linguistics and Philology ».